

Trois femmes en Résistance

Durant les deux conflits mondiaux qui ont secoué le XX^e siècle, des Françaises se sont engagées au nom de la défense des libertés, le payant souvent de leur vie. Voici le portrait de trois héroïnes de l'ombre, dont la doyenne prend les armes en 1915. Et récidive en 1940.

par Denis Lefebvre, historien du socialisme



Emilienne Moreau, la Jeanne d'Arc

L'auteur

Secrétaire général de l'Ours (Office universitaire de recherche socialiste), il est l'auteur de *Fred Zeller. Des trois flèches aux trois points* (Bruno Leprince, 2004) et *Cent ans, cent socialistes* (Bruno Leprince, 2005). Il prépare une histoire de la franc-maçonnerie française du XVIII^e siècle à nos jours.

En exergue de ses Mémoires, Emilienne Moreau écrit en 1970: « Il paraît que ma petite-fille a lancé des pavés, en mai... La belle affaire ! Moi, à son âge, j'avais tué quatre Prussiens ! » C'était en 1915. Elle avait 17 ans...

Emilienne est née le 4 juin 1898 à Wingles, dans le Pas-de-Calais. Son père est un ouvrier mineur puis chef porion qui, après sa mise à la retraite, a ouvert une épicerie-mercerie-bonneterie à Loos-lès-Lens (devenue Loos-en-Gohelle). La jeune fille se destine à devenir institutrice quand éclate la Première Guerre mondiale. Dès octobre 1914, la ville est occupée par les Allemands, qui se livrent au pillage. Les troupes françaises essaient d'en reprendre le contrôle, parviennent à s'y réinstaller quelques jours, mais doivent rapidement battre en retraite.

Bientôt, les occupants de retour font de Loos une place fortifiée, coupée du reste du monde. Le père d'Emi-

lienne meurt en décembre 1914, victime des privations et de l'angoisse. Son frère, Henri, est tué sur le front un peu plus tard. En février 1915, Emilienne met en place, dans une maison abandonnée dotée d'une solide cave, une école pour les enfants de la commune. Elle constate, en allant grappiller du charbon (des « gaillettes ») sur les terriils, que l'occupant a aménagé le crassier, y construisant des casemates, installant des mitrailleuses sur les pylônes de la fosse 15: l'ensemble constitue une forteresse quasi imprenable. Elle observe, note. La jeune fille, jusque-là effacée et timide, change peu à peu.

Le 25 septembre 1915, après deux jours de bombardement, quand les troupes britanniques – les Highlanders écossais du 9^e Black Watch, des hommes en jupe, du jamais vu! – contre-attaquent pour reprendre le contrôle de la ville, dans le cadre d'une vaste offensive alliée en Ar-

tois et en Champagne, Emilienne part à la leur rencontre et leur décrit les positions allemandes installées dans la commune. Les Anglais réorientent leur attaque en fonction de ses informations, prennent l'ennemi à revers et limitent ainsi les pertes humaines. Dans la foulée, Emilienne met en place dans la maison familiale un poste médical pour soigner les militaires blessés.

Elle participe même directement aux combats: pour porter secours à un soldat anglais pris sous le feu, elle s'arme, sort de chez elle presque sans réfléchir et élimine deux ennemis. Elle écrit dans ses Mémoires: « J'ai tué des hommes. Tout cela s'est passé en quelques minutes. Je n'ai pas eu le temps de penser et de m'interroger. » Un autre jour, voyant sa maison cernée, elle abat deux soldats en tirant à travers la porte.

Après de féroces combats, la ville est reprise par les troupes britanniques. Quelques jours plus tard, Emi-



Seule parmi les poilus

Sur la place d'armes de Versailles, le 27 novembre 1915, Emilienne Moreau, femme et civile, vient de recevoir la croix de guerre.

ILLUSTRATION

de Loos

lienne reçoit une lettre d'un major général, qui lui écrit au nom du général Douglas Haig, commandant la 1^{re} armée britannique, pour la remercier de l'assistance apportée pendant les combats de libération de Loos et lui transmettre son « admiration très sincère pour le patrio-

Pour porter secours à un Anglais, elle sort de chez elle et tire

tisme et le courage dévoué dont [elle a] fait preuve à cette occasion ». Les autorités militaires françaises sont informées. Peu à peu, sans qu'elle en ait conscience, Emilienne devient « l'héroïne de Loos ». Le 2 novembre 1915, elle est citée à l'or-

dre de l'armée par le général Foch. Sa renommée gagne Paris. En ces temps de difficultés, où la « guerre du droit » tarde à l'emporter, son exemple doit être exalté : le 27 novembre, elle reçoit la croix de guerre avec palmes sur la place d'armes de Versailles, elle, une jeune fille, une civile ! Cette cérémonie aurait dû se dérouler à Paris, place des Invalides, mais les Allemands, humiliés par son action, ont mis sa tête à prix et, écrit Emilienne, « ont fait savoir par l'entremise du roi d'Espagne (de quoi se mêle-t-il, celui-là ?) que si on me décorait aux Invalides, tout civil capturé par leurs troupes serait considéré comme franc-tireur ». Elle est ensuite reçue par le président de la République, Raymond Poincaré, qui lui remet en cadeau une broche en or aux armes de la République. Une photo la montre, frêle silhouette en grand deuil, sur l'escalier d'honneur du palais de l'Élysée.

Elle vit alors dans une sorte de tourbillon : « Exposée au regard de tous, reçue et félicitée par des généraux chamarrés et des sous-préfets en bi-

come, sur les places publiques ou dans les salons dorés. » Pour autant, elle tâche de rester elle-même, et s'habitue à son rôle nouveau : « Je ne songe pas un instant à m'y soustraire, car je sais que mon exemple sert à raffermir le moral des combattants. » Bientôt, la jeune fille est contactée par un journaliste du *Petit Parisien*, qui lui propose de raconter les événements de Loos, et lui offre 5 000 francs, une somme fabuleuse pour une famille qui vit avec 5 francs par jour en allocations diverses. L'accord est vite trouvé. Emilienne, sa mère (qui ne la quitte jamais) et son jeune frère partent pour la capitale, ou plutôt pour Versailles, où la petite famille est logée dans un château appartenant aux Dupuy, propriétaires du journal. Elle rédige ses « souvenirs » qu'un journaliste vient chercher tous les jours.

Les premières pages de ses Mémoires paraissent d'abord dans un hebdomadaire, *Le Miroir*, puis dans *Le Petit Parisien* de décembre 1915 à janvier 1916, sous le titre flamboyant de *Mémoires d'Emilienne* ►

► *Moreau, l'héroïne de Loos.* Dès affiches annonçant l'événement ornent les couloirs du métro et les murs de nombreuses villes de France. L'impact est considérable. Bientôt, des photos d'elle sont distribuées aux soldats sur le front, on lui écrit de partout.

Dans ce texte, elle s'avoue « un peu embarrassée » de se mettre « ainsi perpétuellement en avant ». « Mais puisqu'on m'a demandé de parler de moi, sans que je puisse oublier que la seule raison d'intéresser le public à ma personne est de représenter la vie d'une habitante des pays occupés, il faut bien que je dise tout ce à quoi j'ai été mêlée. » Elle raconte tout ce qu'elle a vécu depuis 1914: les combats, les pillages, l'humiliation, la colère, le changement qui s'installe en elle: « L'excès de souffrance, les circonstances tragiques que l'on traverse font une autre âme! »

En conclusion de son témoignage, elle écrit: « Outre que rien n'est plus naturel que de servir sa patrie, dans la mesure où il est permis à chacun de nous de le faire, et selon les événements auxquels on est mêlé, quelle autre pensée puis-je avoir, libérée du joug de l'ennemi, que celle de nos compatriotes qui en souffrent encore? Est-ce à moi que j'aurais le droit de songer quand d'autres attendent encore la délivrance? Quels vœux ardents je forme pour qu'elle soit prochaine! Ils l'attendent, comme nous l'avons attendue, dans l'amertume, dans le frémissement de tout leur être révolté, mais sans découragement, avec une foi profonde dans les destinées de la France, dans la victoire. »

Patriotisme oblige, on utilise son image, comme celles de Nungesser et Guynemer entre autres, pour collecter de l'argent en vue de l'effort de guerre. Vêtue d'une longue robe noire (elle porte toujours le deuil de son père), elle quête pour la Croix-Rouge, les mutilés, les aveugles. Parallèlement, en jeune fille prévoyante, elle prend des cours dans une institution parisienne, passe son brevet élémentaire, puis son brevet supérieur, et devient institutrice, terminant la guerre à Paris.

Son action est reconnue: à côté de la croix de guerre, elle reçoit la croix du combattant. Les Anglais ne sont

pas en reste, lui accordant plusieurs décorations: la Military Medal, la Royal Red Cross (first class), et l'ordre Saint-Jean-de-Jérusalem. Dans son discours, l'ambassadeur de Grande-Bretagne en France souligne son héroïsme: « Vous auriez pu vous réfugier dans un abri souterrain tandis que le village de Loos était violemment bombardé par l'ennemi. Vous avez préféré la part d'une héroïne. Au cours d'une fusillade intense, vous n'avez cessé, pendant 24 heures, d'aider au transport de nos blessés à votre maison transformée en poste de secours, et de leur prodiguer des soins attentifs et dévoués. » Elle est sera reçue à Londres par le roi, George V.

Suprême gloire, un film est tourné sur elle, *The Joan of Arc of Loos*, mis en scène par George Willoughby!

Patriotisme oblige, on se sert de son nom pour la propagande

Le tournage est réalisé en Australie, sur une plage proche de Sydney, où a été reconstitué, disent les documents de présentation, un village typique du nord de la France, avec des avenues bordées de peupliers. Le réalisateur ne devait pas connaître la réalité de Loos, cité minière bordée de terrils! Mais il fallait en faire un bourg rural... car ce film magnifie une héroïne, une jeune paysanne (!) qui voit un ange lui demander de se transformer en guerrière, pour bouter l'ennemi hors de son village, pas moins... Une Jeanne d'Arc des temps modernes, donc. Dès sa sortie, le film est critiqué par des témoins des faits, qui contestent le recours à la divine intervention. A-t-il été projeté en France, nul ne le sait. On peut même se demander si Emilienne elle-même l'a vu un jour. En tout cas, elle n'y fait aucune allusion dans ses écrits.

Jusqu'à la fin de la guerre, elle est fêtée, honorée. En 1918, à l'occasion du concours annuel de la roseraie de Bagatelle, un horticulteur pré-

sente sa nouvelle rose, dénommée Emilienne Moreau, en hommage à l'héroïne de Loos: « Une rose blanche à reflet pourpre, précise *Le Petit Parisien*, aux larges pétales et au feuillage d'un vert profond; tous ont admiré la fleur et noté l'intention flatteuse du rosiériste en l'honneur d'une des figures les plus justement populaires de cette guerre. »

Après la guerre, elle rentre dans l'anonymat: « Le nom d'Emilienne Moreau, écrit-elle, passe peu à peu dans l'oubli. » Elle reprend sa vie dans le Pas-de-Calais: institutrice, militante au sein du Parti socialiste SFIO (Section française de l'Internationale ouvrière) à partir de 1930. Elle épouse en 1932 Just Evvard, secrétaire général adjoint de la fédération socialiste du Pas-de-Calais, et frère de Raoul, député du même département de 1919 à 1936. Ici où là, de temps à autre, des gendarmes ou des policiers l'arrêtent dans la rue quand ils voient les décorations qui ornent son manteau: une femme titulaire d'un tel nombre des médailles, ce n'est pas possible! Elle doit à chaque fois se justifier.

L'héroïne de Loos n'est cependant pas oubliée outre-Rhin. Dans les années 1930, après l'arrivée de Hitler au pouvoir, deux agents du Deuxième Bureau viennent chez elle afin de l'informer que, d'après certains renseignements venus d'Allemagne, deux jeunes membres du parti nazi sont en route pour l'assassiner. Elle n'y croit pas... Les Allemands ne pourraient pas être ridicules à ce point! « En tout cas, écrit-elle avec humour dans ses Mémoires, les deux messieurs me fournirent une autorisation de port d'arme. Je présume que le Deuxième Bureau n'était pas assez riche, à l'époque, pour me faire cadeau d'un revolver et de quelques cartouches, voire même pour me les prêter... On me fournit aussi le signalement des deux Allemands. Sans doute devais-je, à leur vue, brandir mon autorisation de port d'arme, ce qui suffirait à les faire détalier? » Quelques semaines plus tard, deux Allemands sont effectivement arrêtés par la police française à quelques kilomètres de chez elle.

En 1940, tout naturellement, elle s'indigne de la défaite de la France,

de l'occupation par les Allemands, qui font même du Nord une région interdite, directement rattachée à Bruxelles. Les occupants ont vite fait de la retrouver, et elle est mise en résidence surveillée chez sa mère, à Lillers, près de Béthune. Autorisée à se réinstaller à Lens, elle entend résister, reconstitue fin 1940 une section socialiste clandestine dans sa commune, distribue ses premiers

ges clandestins à travers la frontière, effectue des missions en Suisse, à Paris, Lyon, Marseille, transporte de l'argent et des documents, cachant le tout contre son ventre, et glissant de la ouate pour éviter le craquement des billets. Passant ainsi pour une femme enceinte, elle obtient facilement une place assise dans les trains, ce qui lui permet de se reposer un peu. Dans ses nombreux dé-

mands, ou à Paris, alors que dix-sept de ses camarades sont arrêtés. Les Allemands connaissent en effet ses activités, et cherchent « la belle blonde ». Pour déjouer leurs efforts, elle se teint régulièrement les cheveux, tantôt en roux, tantôt en brun. Elle est traquée, et il lui faut bientôt quitter la France, d'autant qu'elle semble avoir été désignée par le Parti socialiste, comme son mari Just,



ARCHIVES DE LOUISE

Dans l'action politique

Membre du comité directeur de la SFIO dans les années 1950, Emilienne travaille avec son mari, Just Evrard (à gauche), et Guy Mollet (à droite).

tracts dénonçant la capitulation. La famille est soudée durant toute cette période; Just, son mari, et ses deux fils, Raoul et Roger, résistent eux aussi. Tous trois seront arrêtés.

Emilienne est active dans de nombreux mouvements de Résistance: Libération-Nord, Brutus, la France au combat; elle travaille aussi pour l'Intelligence Service. Elle s'investit également dans un combat spécifiquement socialiste, au sein du Comité d'action socialiste, ébauche d'un Parti socialiste en voie de reconstitution. Elle utilise plusieurs pseudonymes: Jeanne Poirier ou Emilienne la Blonde. Arrêté en septembre 1941, Just est libéré en avril 1942 et se réfugie en Haute-Savoie, où sa femme le rejoint. Elle résiste encore, organise des passa-

placements en chemin de fer, elle punaise certains documents sous l'abattant des toilettes... Les appartements successifs qu'elle occupe accueillent en permanence des ré-

En 1940, la défaite et l'occupation allemande la révoltent

sistants qu'elle loge et nourrit vaillamment. A plusieurs reprises, elle échappe à l'arrestation: ainsi à Lyon, en mai 1944, où elle réussit à prendre la fuite sous la mitraille des Alle-

mands, ou à Paris, alors que dix-sept de ses camarades sont arrêtés. Les Allemands connaissent en effet ses activités, et cherchent « la belle blonde ». Pour déjouer leurs efforts, elle se teint régulièrement les cheveux, tantôt en roux, tantôt en brun. Elle est traquée, et il lui faut bientôt quitter la France, d'autant qu'elle semble avoir été désignée par le Parti socialiste, comme son mari Just, pour siéger à l'Assemblée consultative d'Alger. Mais les rendez-vous se succèdent avec des avions qui n'arrivent jamais: après plusieurs tentatives infructueuses, elle s'envole le 7 août 1944 pour Londres. Un général accueille les passagers de l'avion à l'atterrissage: « On nous conduit, écrit-elle, dans un baraquement, qui est le mess des officiers. Là, on nous sert, ô merveille, devinez quoi? Du pain, du vrai pain fait avec de la vraie farine, du pain blanc, dont j'avais oublié le goût! Fantastique. Il y a aussi des haricots rouges et du whisky, que je trouve atroce, avec un goût de punaise. » Elle donne des conférences, intervient à la radio anglaise.

Elle rentre dans le Pas-de-Calais en septembre 1944. D'autres décorations s'ajoutent à celles reçues pour son action pendant la Première Guerre mondiale: la Légion d'honneur, la croix de guerre 1939-1945, la ►



Comprendre

Union française

Ensemble constitutionnel formé par la métropole, les départements et territoires d'outre-mer, (anciennes colonies) et les Etats associés (ex-protectorats). En 1946, on adopte cette expression à la place du mot "empire", usité jusqu'alors mais qui n'avait jamais eu de réalité constitutionnelle.

► croix du combattant volontaire de la Résistance. Surtout, elle est faite Compagnon de la Libération: une des six femmes élevées à cette distinction. De Gaulle la décore à Béthune en août 1945.

Son mari, membre de la consultative d'Alger, continue une carrière politique, et siège à l'Assemblée nationale jusqu'en 1962. De son côté, elle milite encore, toujours à sa place, avec sa vigueur coutumière. Ainsi, en octobre 1945, quand elle s'exprime devant les secrétaires fédéraux du Parti socialiste, s'adressant à une assemblée majoritairement composée d'hommes: « J'estime que nous n'avons pas fait un effort suffisant pour mettre des femmes en bonne place. Je demande à nos secrétaires fédéraux d'avoir à côté d'eux une femme, de façon à ce qu'elle puisse s'occuper tout spécialement de la propagande parmi les femmes. Nous voudrions aussi voir, dans toutes les conférences, que des femmes prennent la parole. »

Après avoir contribué à remettre en place les sections locales de la SFIO dans le Pas-de-Calais, elle exerce des responsabilités nationales: secrétaire de la commission féminine socialiste en 1945-1946, membre du comité directeur de la SFIO de 1945 à 1951 et de 1952 à 1963, conseillère honoraire de l'Assemblée de l'Union française de 1947 à 1958. Dans cette assemblée, elle est vice-présidente de la commission de l'armée – ses pairs voient sans doute en elle une grande guerrière – puis s'occupe de la Sécurité sociale et de l'Éducation nationale. Elle effectue à ce titre de nombreux voyages: Algérie, Sahara, Niger, Madagascar, Antilles, la Réunion, etc.

À la dissolution de cette assemblée, à l'aube de la V^e République, elle abandonne toute carrière politique, limitant ses activités publiques à des manifestations patriotiques et à des remises de décorations. Avant de s'éteindre, le 5 janvier 1971, elle publie ses Mémoires. La conclusion est digne du personnage: « Vous, les jeunes, soyez prêts à défendre la paix et la liberté, car c'est ce qu'il y a de plus beau au monde. Pensez à l'exemple que vous ont donné les soldats de l'ombre... et, s'il le faut, faites comme eux demain. » ■

Violette Szabo, la tireuse



Mon agent de liaison, Violette, la meilleure tireuse de l'armée anglaise, m'attend dans le jardin du Trocadéro. » Du Malraux pur jus, cet extrait de *La Corde et les Souris*. Formidable tireuse à la carabine, Violette Szabo? D'accord. Mais agent de liaison du romancier dans la Résistance, certainement pas! Sa véritable histoire est pourtant de celles qui forcent le respect.

Violette naît le 26 juin 1921. Charles Bushell, son père, un Anglais chauffeur de camion, et Reine Bushell-Leroy, sa mère française, se sont connus pendant la Grande Guerre dans la région d'Abbeville. Le 14 juillet 1940, cette parfaite francophone de 19 ans assiste avec une amie au défilé des Français libres. Mission: inviter un de ces héros à dîner chez les Bushell, à Brixton, dans la banlieue de Londres. L'embarras du choix n'est pas si grand car ils sont à peine 140 aviateurs, marins, tankistes et légionnaires à saluer leur chef, le général de Gaulle. Violette jette son dévolu sur Etienne Szabo, 30 ans dont treize sous les drapeaux, sergent-chef à la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère. Etienne tombe amoureux de cette très belle jeune femme. Coup de foudre partagé: le 21 août, le général Koenig célèbre leur mariage au camp d'Aldershot.

Jeanne Bohec, la plas-

Ohé saboteur, attention à ton fardeau, dynamite. » Et les saboteuses, alors? En voici une dont la carrière laisse pantois. Jeanne Bohec naît en 1919 dans une famille bretonne, des marins. Aide-chimiste dans une poudrerie, l'arrivée des Allemands à Brest, le 18 juin 1940, la révolte. Sans plus attendre, elle embarque sur un remorqueur. Le 21, la voilà à Londres, prête à la bagarre. Mais c'est le 6 janvier 1941 seulement que Jeanne, jusque-là dame de compagnie dans une famille britannique, est admise dans le Corps féminin des volontaires françaises.

Après un stage de formation, on la mute à Carlton Gardens, le quartier général de la France libre, en qualité de secrétaire technique de l'armement. Au printemps 1942, ses compétences en chimie lui valent un transfert au laboratoire de recherche du lycée français de Londres, où se mènent des travaux sur les explosifs et les techniques de sabotage pour le compte du Bureau

central de renseignement et d'action (BCRA), le service secret du général de Gaulle. La nouvelle recrue est promue instructeur: manipulation des appareils radio, tir, combat à mains nues, sabotage proprement dit et enfin parachutage.

Les membres de la branche Action du BCRA sont tous affublés de pseudonymes en noms d'outils: « Pioche », « Goujon », etc. Un des deux seuls éléments féminins de cette phalange de durs à cuire, avec Marguerite Petitjean, alias « Binette », le sous-lieutenant Bohec devient « Râteau ». En compagnie d'une dizaine d'opératrices radio, elle est parachutée vers Alençon dans la nuit du 20 février 1944. Tête du comité d'accueil qui s'attendait à un arrivage nettement plus viril! Sa mission: instruire les résistants bretons au maniement des armes et des explosifs. Le 6 mars 1944, Jeanne est à pied d'œuvre près de Vannes. Petit crochet chez ses parents à Rennes où elle récupère sa bicyclette et,